rieure à la note collective du 8 décembre, et par laquelle le maréchal engageait l'empereur à persister et à pousser vigoureusement la guerre en s'appuyant sur Marquez, Miramon et Mejia. Cette dépêche exista-t-elle réellement? Il est permis d'en douter, puisque le général, n'ayant plus de ménagements à garder, n'usa pas cependant du droit qu'il avait de destituer Bazaine. Nous ne nous permettrons pas de trancher la question. Rien n'est obscur et confus comme cette fin de la guerre du Mexique, où malgré soi on est influencé par le nom de Bazaine, et où le souvenir de Metz trouble les esprits les mieux disposés à l'impartialité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un écrivain sérieux entre tous, le colonel Niox, n'a pas cru devoir accepter les accusations portées contre le général en chef de l'armée du Mexique.

« Le maréchal Bazaine, dit-il dans son *Histoire de la guerre du Mexique*, paraît ne s'être associé qu'à contre-cœur à cette déclaration officielle contre l'empire. Le 29 novembre, il écrivait au ministre de la guerre à Paris : « Je fais tous mes efforts pour remonter le moral de l'empereur, car avec de la résolution et surtout de la persistance dans la conduite des affaires, il peut maintenir sa situation dans le centre du pays, les gouvernements précédents n'ayant jamais eu plus d'action et beaucoup moins de moyens militaires.... »

La connaissance que le maréchal avait du caractère mexicain lui révélait des difficultés dont ne pouvaient aussi bien se rendre compte des personnes moins au courant que lui des hommes et des choses du pays. Il voyait le parti libéral se morceler en fractions qui ne seraient pas assez fortes pour dominer la situation et garder le pouvoir; toutes garanties accordées par l'une ou l'autre de ces fractions seraient illusoires, et il y aurait même quelque humiliation à les solliciter, au risque de s'exposer à un refus. Les Etats-Unis ne se prêteraient à aucune des combinaisons que la France pouvait désirer; ils ne reconnaitraient jamais d'autre gouvernement que celui de Juarès, et il n'était pas possible de traiter avec ce dernier, qui d'ailleurs n'y consentirait probablement pas. Enfin, dans le désordre et l'anarchie qui suivraient une abdication, quel serait le sort des garnisons et des colonnes françaises encore éparses, encombrées de convois, n'ayant plus aucun appui dans le pays, débordées de tous côtés par

des ennemis dont les moins irrités ne seraient pas les alliés de la veille?

Le maréchal commençait à trouver très lourde la tutelle qui lui avait été imposée : « Je serai heureux, écrivait-il, de sortir d'une situation qui devient tous les jours plus pénible sous bien des rapports, et qui affecte mon moral ainsi que mon énergie, par suite de la restriction apportée à toute initiative de ma part, quoique les instructions de l'empereur, du 15 septembre, assurent que ma liberté d'action doit rester la même, ainsi que ma responsabilité vis-à-vis de Sa Majesté; c'est assez difficile à concilier avec l'autorité de contrôle donnée à M. le général Castelnau. Je ne puis que m'incliner, mais il est dur de passer au second rang. » Le seul désir exprimé par Bazaine était alors de partir au plus vite; il demandait au ministre d'envoyer sans retard tous les transports, et promettait d'être prêt à s'embarquer au mois de février [1]. Il paraît certain, d'autre part, que dans l'entourage du maréchal on aspirait à lui voir jouer le rôle prépondérant au Mexique par suite de l'abdication de l'empereur, et que personnellement, comme nous l'avons dit, il louvoyait en attendant les événements.

Maximilien arriva à Mexico le 5 janvier; il alla s'installer dans une hacienda, à deux kilomètres de la ville, et manda le maréchal, auquel il se plaignit vivement du général Castelnau et de M. Dano, comme il s'était plaint à eux du maréchal quelques jours auparavant. A ce moment, le maréchal venait d'avoir connaissance du brouillon de lettre écrit par le général et ramassé par un planton, qui l'avait apporté au cabinet du commandant en chef. Son irritation fut vive : il envoya le brouillon au ministre de la guerre en l'accompagnant des démentis catégoriques donnés par Mgr de Labastida, le colonel Kodolich et le président du conseil des ministres aux allégations qui leur avaient été attribuées, et il accompagna cet envoi d'une vive protestation. « M. le général Castelnau, disait-il en terminant, joue ici le rôle d'un inspecteur général, et si cette expédition n'était pas arrivée à son terme, j'aurais remis immédiatement le commandement. J'accomplirai donc ma tâche jusqu'au bout, porterai ma croix jusqu'au

(1) Niox, *Histoire de l'expédition du Mexique*, p. 656.

dernier moment, mais, quoi qu'il advienne, fort de ma conscience, de ma loyauté, de mon dévouement à notre souverain, sans être obligé d'y être rappelé par qui que ce soit; je prie Votre Excellence de mettre cette lettre sous les yeux de Sa Majesté, et de lui exprimer mon désir d'être mis en disponibilité à ma rentrée en France si j'ai perdu sa confiance, et si la plus haute dignité de l'armée, qui ne m'appartient pas seul, peut être ainsi abaissée.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Maréchal Bazaine. »

Le maréchal Niel, qui avait remplacé le maréchal Randon au ministère, répondit à cette lettre le 13 février :

« Mon cher maréchal,

» La lettre que vous m'avez adressée pour être mise sous les yeux de l'empereur m'a profondément affligé. Votre belle carrière, les grands services que vous avez rendus au Mexique et la haute dignité que l'empereur vous a conférée, vous placent, croyez-le bien, au-dessus de toutes les accusations qui vous préoccupent. C'était l'opinion du maréchal Randon, qui m'a précédé au ministère de la guerre, comme c'est la mienne; nous vous aurions défendu l'un comme l'autre s'il eût été besoin. Mais je dois vous dire que l'empereur est toujours resté à votre égard dans les sentiments de bienveillance et de confiance dont il vous a donné des preuves éclatantes; qu'il voit avec satisfaction l'ordre et la précision avec lesquels vous retirez vos troupes; qu'à votre retour, vous recevrez de Sa Majesté l'accueil qu'ont droit d'espérer ceux qui l'ont le mieux servie. Enfin, Monsieur le maréchal, l'empereur m'a chargé de vous dire qu'il déplorait les inventions et les indiscrétions qui avaient pu vous blesser et mettre de la mésintelligence entre des officiers qui avaient son estime, et sur la loyauté desquels il n'avait jamais élevé le moindre doute.

» Le Mexique a pu nous causer des déceptions politiques, mais la réputation de notre armée n'a fait qu'y grandir. Toutes les opérations difficiles et si lointaines que vous avez entreprises ont été couronnées de succès, et les mouvements combinés de vos troupes qui se retirent avec un ordre parfait

sont un nouveau témoignage de votre habileté. Quand les faits parlent si haut, ne vous préoccupez pas, mon cher maréchal, des intrigues par lesquelles on a pu tromper l'opinion du général Castelnau, si en effet elle l'a été au point que vous supposez, et achevez paisiblement votre œuvre en rapatriant complètement l'armée que vous avez si bien commandée.

» Recevez, mon cher maréchal, l'expression de ma haute considération et de mes sentiments affectueux.

» Maréchal Niel. »

Les ordres de l'empereur Napoléon III pour le rapatriement des troupes étaient formels. Le 10 janvier, il adressait au général Castelnau une dépêche ainsi conçue :

« Ne forcez pas l'empereur à abdiquer, mais ne retardez pas le départ des troupes. Rapatriez tous ceux qui ne voudraient pas rester. La plupart des navires sont déjà partis. »

Convoqué par l'empereur Maximilien à un entretien confidentiel et amical, le maréchal fut tout étonné de trouver réunis les ministres, conseillers d'Etat, généraux, évêques; il leur donna lecture d'une note préparée pour Maximilien, et établissant que le gouvernement impérial ne pouvait continuer à gouverner le pays dans des conditions normales et honorables pour la souveraineté, qu'il était forcé de descendre au rang de chef de parti, et que dans ces conditions il était préférable, pour la gloire et la sauvegarde de l'empereur, de faire la remise du gouvernement à la nation. Cette note ne fit aucune impression sur l'assemblée, dont tous les membres avaient leur parti pris à l'avance.

La situation se tendait de plus en plus. Marquez, qui avait été nommé commandant de Mexico par l'empereur Maximilien, fit arrêter un nommé Pedro Garay, muni d'un sauf-conduit de l'autorité française, sous prétexte que c'était un agent de Juarès. Le général de Maussion, commandant la subdivision de Mexico, fit alors venir dans son cabinet le général Ugarte, directeur de la police, lui déclara qu'il était en état d'arrestation, et qu'il l'y maintiendrait jusqu'à ce que Pedro Garay fût relâché. Cette affaire n'eut pas de suite, Pedro Garay et le général Ugarte ayant été mis simultanément en liberté.

Bientôt le président du conseil des ministres adressa au maréchal une lettre tellement blessante pour lui et pour l'armée française, que le maréchal dut s'en plaindre à l'empereur Maximilien. La lettre qu'il écrivit à cette occasion lui fut renvoyée le soir même, accompagnée de celle-ci :

« Monsieur le Maréchal,

» S. M. l'empereur m'ordonne à l'instant de retourner à Votre Excellence, la lettre ci-jointe, ne pouvant admettre que vous parliez de ses ministres dans les termes qui s'y trouvent employés.

» A moins que Votre Excellence ne juge opportun de donner une satisfaction sur ces termes, Sa Majesté m'ordonne de faire savoir à Votre Excellence que dans ces conditions, elle ne veut plus à l'avenir avoir aucune relation directe avec Votre Excellence.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Fischer. »

Ainsi furent interrompues brusquement et définitivement les relations entre l'empereur et le commandant en chef de l'armée française. Cependant ce dernier apportait tous ses soins à régler le départ des troupes, leur concentration sur Mexico, leur marche de Mexico à Vera-Cruz et leur embarquement. On n'a pas assez rendu justice à la manière dont fut conduite cette opération difficile. Un mouvement de retraite en présence d'un ennemi actif et entreprenant est toujours une opération délicate ; mais lorsque ce mouvement s'opère sur des distances telles que celles qui séparent Guadalajara et Durango de Vera-Cruz, il faut à la fois une grande précision pour combiner la marche des colonnes, et une attitude vigoureuse pour inspirer le respect. Nulle part il ne survint de complication fâcheuse.

Nous avons laissé la garnison de Mazatlan serrée de près par les forces toujours croissantes de Corona. Ce point était un de ceux qui donnaient le plus d'inquiétude. L'évacuation était décidée en principe, mais le nombre des malades était si considérable qu'il fallut y surseoir. Sur un effectif de 2,015 hommes, la garnison avait 359 hommes à l'hôpital et 391 malades à la chambre. En outre, la route de San-Blas à Guadalajara était rendue impraticable par les pluies, et Lorada, qui devait conserver cette route libre, venait de se proclamer indépendant. On décida que les malades seraient envoyés directement en France par l'isthme de Panama, et le maréchal prescrivit au général de Castagny, qui s'était déjà replié de Zacatecas sur Léon, de se porter au-devant du 62e avec une colonne légère, et de pousser, s'il le fallait, jusqu'à Tepic. Corona avait réuni à quarante lieues à la ronde tous les hommes en état de se battre : un tiers de la garnison était toujours sous les armes, le second tiers était de piquet, le troisième tiers seul se reposait. Dans la nuit du 11 au 12 novembre, les assaillants parvinrent jusque dans les fossés de la place. Il fallut en finir. Les chevaux et les bagages furent embarqués du 8 au 12 novembre. L'amiral Mazères fit prévenir Corona que la ville serait évacuée le lendemain. En effet, le lendemain 13, à dix heures du matin, les derniers détachements, forts de 1,300 hommes, se réunirent sur le môle et s'embarquèrent sous la protection des chaloupes. L'ennemi ne troubla pas cette opération. Cependant les grenadiers et les voltigeurs du 62e et les deux compagnies du 7e bataillon de cazadorès, qui formaient l'arrière-garde, essuyèrent le feu de l'ennemi. Corona occupa immédiatement la ville de Mazatlan, où il établit, en s'appuyant sur la loi du 25 janvier 1862, le régime de la terreur.

Le 14, l'escadre était à San-Blas, où elle débarqua les troupes, tandis que 600 malades étaient transportés à Panama. Le colonel Roig se mit en marche avec sa colonne le 18 novembre et arriva sans encombre, le 21, à Tepic, où il trouva le général de Castagny, qui l'attendait depuis la veille. La garnison de Mazatlan était restée pendant un an isolée de toute communication autre que la voie de mer : elle fut, après son arrivée à Guadalajara, dirigée à petites journées sur Mexico, sous la protection de fortes garnisons établies à Aguas-Calientes, Léon et Queretaro.

Après le départ du 62e, Guadalajara fut remis, le 12 décembre, aux troupes mexicaines alliées, qui tinrent bon pendant longtemps, grâce au concours des gardes rurales ; mais le manque d'argent força le chef mexicain à licencier la plus grande partie de ces gardes rurales. Il fut, en outre, privé du concours du capitaine Berthelin, commandant le régiment

mexicain de gendarmerie, qui, familiarisé avec le pays, rendait les plus grands services et qui fut tué, le 10 novembre, au Paso-de-Guayavo, à seize lieues de Colima, avec 40 de ses hommes. On réunit à Guadalajara, pour soutenir les troupes impériales, le 5e bataillon de cazadorès, de Guadalajara, le 6e bataillon, d'Aguas-Calientes, et le 7e bataillon, de Mazatlan. Le premier de ces bataillons soutint au Cerro-de-las-Coronillas, le 18 décembre, un glorieux combat. Accompagné de trois compagnies du 7e bataillon, de 200 Mexicains et de quatre pièces de canon, il s'était porté vers Zapatlan ; son chef de bataillon, M. Sayn, commandait la colonne. Le 18 décembre, il fut attaqué par les troupes de Corona. Les cazadorès, au nombre de 600, eurent à lutter contre 5,000 hommes d'infanterie, 200 cavaliers et douze canons, sous les ordres de Corona lui-même. Ici nous croyons devoir reproduire l'*Historique* du 7e bataillon de chasseurs à pied : « La lutte fut acharnée et sanglante. Après cinq heures de combat, où presque tous les officiers furent tués, ainsi qu'une grande partie de la troupe, les débris se formèrent sur le Cerro-de-las-Coronillas, sous les ordres du capitaine adjudant-major, commandant en second, Serré de la Nauze, et présentèrent là la dernière défense.

» L'ennemi les somma de se rendre, mais le capitaine Serré de la Nauze s'y refusa. La nuit mit fin au combat, et l'ennemi se contenta de cerner la hauteur et de tirer quelques coups de fusil.

» Les cazadorès n'avaient ni eau, ni vivres, ni munitions ; ils passèrent la nuit le fusil à la main, en chantant la *Marseillaise*.

» A la pointe du jour, l'ennemi somma de nouveau les cazadorès de se rendre ; ils y répondirent par la *Marseillaise*. Vers huit heures du matin, le général mexicain envoya un parlementaire.

» Le capitaine Serré de la Nauze, qui, manquant de tout, ne pouvait plus tenir, consentit à se rendre en exigeant les honneurs de la guerre, ce qui lui fut accordé.

» Du 5e bataillon et des trois compagnies du 7e il restait 6 officiers et 100 hommes environ ; le reste avait été tué ou blessé. On peut dire que les cazadorès mexicains, composés d'éléments français, s'étaient montrés dignes des chasseurs

de la mère patrie. Cette résistance opiniâtre eut pour effet de sauver la garnison de Guadalajara.

» Corona, contenu toute la journée du 18 décembre et toute la matinée du 19 à las Coronillas, ne put se porter sur Guadalajara assez tôt pour enlever la garnison ; son avant-garde ne put arriver dans cette ville que le 21 décembre.

» Dans la nuit du 19, le général mexicain qui commandait à Guadalajara fut informé du désastre de las Coronillas ; le 20, à neuf heures du matin, la garnison opérait sa retraite. La section hors rang du 5e bataillon et la compagnie du 7e bataillon formèrent l'extrême arrière-garde. Après avoir brûlé les effets, les vivres, les munitions, noyé les poudres, brisé les fusils et les canons, le commandant Maurand fit former deux sections.

» Les malades, montés sur deux voitures, et deux pièces de canon furent placés entre les sections.

» Les officiers étaient armés de fusils, les hommes avaient la baïonnette au canon. Le commandant Maurand marchait avec la section de tête, les malades et l'artillerie. Le capitaine Santelli se trouvait avec la section d'extrême arrière-garde.

» La retraite continua pendant six jours. On marchait le plus possible. Le soir, après avoir allumé des feux de bivouac pour tromper l'ennemi, la colonne reprenait la marche et elle allait coucher sur une belle position. Pour vivre, elle ne disposait que des réquisitions faites sur place. La retraite fut inquiétée dès le deuxième jour par des bandes, qui furent tenues à distance par quelques coups de canon.

» Le 25 décembre, la colonne fit jonction avec le 6e bataillon de cazadorès, qui venait de San-Luis. Ce renfort inespéré sauvait la colonne de tout danger immédiat. Le 29 décembre, l'ennemi attaquait vigoureusement l'arrière-garde ; après un combat de deux heures, il fut repoussé : les cazadorès avaient encore un officier blessé, 8 hommes tués et 15 blessés.

» Enfin, après avoir supporté de grandes fatigues et des privations de toute sorte, les débris des 5e et 7e bataillons et le 6e bataillon de cazadorès arrivaient, le 31 décembre, à Lagos, où se trouvait un bataillon du 7e de ligne, extrême arrière-garde de l'armée française. En arrivant dans cette ville, les